

[Accueil](#)[Revenir à l'accueil](#)[Collection](#)[La correspondance croisée entre François Guizot et Dorothée de Lieven : 1836-1856](#)[Collection](#)[1837-1839 : Vacances gouvernementales](#)[Collection](#)[1838 : Réflexion politique et élaboration historique](#)[Collection](#)[1838 \(4 août - 4 novembre\)](#)[Item](#)[135. Val-Richer, Jeudi 20 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#)

135. Val-Richer, Jeudi 20 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven

Auteurs : Guizot, François (1787-1874)

Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

3 Fichier(s)

Les mots clés

[Autoportrait](#), [Conditions matérielles de la correspondance](#), [Discours du for intérieur](#), [Relation François-Dorothée](#), [Réseau social et politique](#)

Relations entre les lettres

Collection 1838 (4 août - 4 novembre)

Ce document est associé à :

[133. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) 

[134. Val-Richer, Mardi 18 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven](#) 

Ce document est une réponse à :

[127. Paris, Jeudi 6 septembre 1838, Dorothée de Lieven à François Guizot](#)

[Afficher la visualisation des relations de la notice.](#)

Présentation

Date 1838-09-20

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN
(Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit

- et pourtant, quand elle m'a manqué, il m'a semblé que mon mal recommençait.
- Je n'espérais pas de lettres hier

Information générales

LangueFrançais

Cote

- 404, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 2
- Réf Volume relié transcriptions manuscrites(Hennequin/XIXe siècle), IV/63-67

Nature du documentLettre autographe

Supportcopie numérisée de microfilm

Etat général du documentBon

Localisation du documentArchives Nationales (Paris)

Transcription

N°135. Jeudi 20 sept. 7 heures

Je n'espérais pas de lettre hier ; et pourtant, quand elle m'a manqué, il m'a semblé que mon mal recommençait. Je vous dis, je vous répète que vous ne savez pas combien je vous aime. Que ne donnerais-je pas pour que vous eussiez vu ce qui s'est passé dans mon cœur huit jours, quinze jours avant le n°127 ? Par nature, quand j'aime je suis faible, très faible avec ce que j'aime et avec moi-même. Je délibère, j'hésite, je recule avant de résister comme d'autres avant de céder. Il me faut les motifs les plus évidents, les plus impérieux. Et quand ma raison, qui reste libre, a reconnu la nécessité, personne ne sait ce qu'il m'en coûte d'obéir à la nécessité et à la raison. Et quand il faut que vous en souffriez, vous que j'aime tant ! Dearest, je vous ai vu souffrir ; je sais ce que c'est que votre abandon à la douleur, votre angoisse, votre désespoir. Pardonnez-moi, Pardonnez-moi. Hélas, je ne puis pas vous promettre de ne vous faire jamais souffrir, pas plus que vous ne pouvez me promettre de ne jamais blesser mon insatiable exigence, de me donner toute votre vie. Mais je vous aime tant, je vous aimerai tant ! De loin, de près ! Et près de vous, je serai si heureux, je vous rendrai si heureuse. Vous vous en souvenez, n'est-ce pas de ces heures charmantes que nous avons si souvent passées ensemble si animées et si douces, si confiantes, rapides à ce point que nous ne les voyons pas passer et pourtant pleines comme une vie, et laissant des traces si profondes ! Vous me les rendrez, je vous les rendrai ; et quand nous les aurons retrouvées, quand je vous aurai là, devant moi, près de vous, il n'y aura plus pour nous de chagrin passé, ni de chagrin à venir. Nous n'aurons ni mémoire, ni prévoyance, comme des enfants, de vrais enfants, car le mal reviendra ; ce qui nous manque, nous manquera encore souvent. Il n'est que trop vrai qu'il nous manque beaucoup, beaucoup ?

10 heures

Oui, oui, je vous aimerai toujours, immensément, à combler, à dépasser votre plus insatiable ambition. Moi aussi, en ouvrant votre lettre excellente, charmante, j'ai poussé un soupir de délivrance. Moi aussi, je suis heureux bien heureux. Dearest, je l'ai été avant vous ; j'ai été soulagé avant vous. C'est là mon remord. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? Non, nous ne nous connaissions pas ; nous ne nous connaissons jamais, jamais assez pour que notre sécurité soit complète. Il n'y a de sécurité complète que dans un bonheur complet. Comment n'aurions-nous jamais

un mauvais jour, une pensée triste une inquiétude amère ? Sommes-nous toujours ensemble ? Pouvons-nous à chaque instant, sur la moindre occasion, nous délivrer l'un l'autre, par un mot, par un regard, de ces nuages qui passent, de ces poids secrets qui tombent tout à coup sur le cœur ? Mais n'importe ; nous sommes, bien heureux ; nous serons bien heureux. Nous nous aimerons encore plus que nous ne serons heureux. Adieu. Adieu. Que de choses, j'ai encore à vous dire ! Oui, c'est une longue, longue histoire. Adieu. Je vous aime ; je vous aime comme le dit le petit papier dans le petit sachet noir. Adieu. G. Mad de Broglie est un peu mieux, c'est-à-dire un peu moins mal. Je viens de recevoir des nouvelles jusqu'à hier midi. Ils sont toujours bien inquiets. Cependant il y a plutôt du mieux. On me dit : " La nuit a été plus tranquille qu'aucune des précédentes depuis que la maladie a pris un caractère de gravité. La matinée commence bien. "

Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 135. Val-Richer, Jeudi 20 septembre 1838, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1838-09-20

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 24/12/2025 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/1532>

Informations éditoriales

Date précise de la lettre Jeudi 20 septembre 1838

Heure 7 heures

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à

l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Val-Richer (France)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/04/2019 Dernière modification le 18/01/2024

J. désespère par de lettre hier; et
protestant, quand elle m'a manqué, il m'a semblé que mon
mal recommençait. Je vous dis, je vous répète que vous ne
savez pas combien je vous aime. Que ne pourrais-je pas
prier que vous eussiez vu ce qui s'est passé dans mon cœur
huit jours, quinze jours avant le 15 1871 ! Par nature, quand
j'aime, je suis faible, très faible avec ce que j'aime et avec
moi-même. J. délibère, j. hésite, je recule avant de révéler
comme d'autres avant de céder. Et me faut le motif le
plus évident, le plus impérieux. Et quand ma raison qui,
reste libre, a reconnu la nécessité, personne ne sait ce qu'il
m'en coûte d'obéir à la nécessité et à la raison. Et quand
il faut que vous en souffriez, vous que j'aime tant ! Devoir,
je vous ai vu souffrir; j'ai vu ce qui est que votre
abandon à la douleur, votre angoisse, votre désespoir.
Pardonnez-moi, Pardonnez-moi. Hélas, je ne puis pas
vous promettre de ne vous faire jamais souffrir, pas
plus que vous ne pouvez me promettre de ne jamais blesser
mon insatiable exigence, de me donner toute votre vie.
Mais je vous aime tant, je vous aimerais tant ! De loin,
de près ! Le plaisir de voir, j'en serais si heureux, je vous

Rendrai si heureuse ! Vous vous en souvenez, n'est-ce pas, de
ces heures charmantes que nous avons si souvent passées
ensemble, si animées et si douces, si confiantes, rapides à ce point
que nous ne les voyions pas passer, et pourtant pleines comme
une vie et laissant des traces si profondes ! Pour me les
rendre, je vous les rendrai ; et quand nous les aurons retrouvées,
quand je vous aurai là, devant moi, près de moi, il n'y
aura plus pour nous de chagrin passé, ni de chagrin à venir.
Nous n'aurons ni mémoire, ni prévoyance ; comme des enfants,
de vrais enfants, car le mal reviendra ; ce qui nous manque
nous manquera encore souvent. Il n'est que trop vrai que
nous manquons beaucoup, beaucoup !

16 heures.

Mais, mais, je vous aime toujours, invariablement, à tomber, à
dépasser votre plus insatiable ambition. Moi aussi, en ouvrant
votre lettre excellente, charmante, j'ai senti un saisissement
d'émotion. Moi aussi, j'ai été heureux, bien heureux. D'abord,
je l'ai été avant vous ; j'ai été soulagé avant vous. C'est là
mon secret. Vous me pardonnez, n'est-ce pas ? Non, nous
ne nous connaissons pas ; nous ne nous connaîtrons jamais,
jamais assez pour que notre liaison soit complète. Il n'y
a de liaison complète que dans un bonheur complet.
L'homme n'aurait donc jamais un mauvais jour, une
peur, une inquiétude, une tristesse ? Sommes-nous toujours
ensemble ? Pourvu nous, à chaque instant, car la moindre

de occasion, nous dédions l'un l'autre, par un mot, par un regard
de ces regards qui passent, de ces petits secrets qui tombent tout à
ce point dans le cœur ? Mais n'importe; nous sommes bien heureux;
comme nous serons bien heureux. Nous nous aimons encore plus que
les autres ne le sont, heureux. Adieu. Adieu. Les de chez j'ai encore
à vous dire ! Oui, c'est une longue, longue histoire. Adieu. Les
vous aime-je vous aime comme de cet le petit papier dans les
petit sachet noir. Adieu.

Mad^{re} de Bragha est un peu mieux, est-à-dire un peu mieux
mal. Je vous en renvoie des nouvelles jusqu'à bien mieux. Ils
sont toujours bien inquiets. Cependant il y a plutôt du mieux.
On me dit: « Le mal a été plus tranquille qu'avant de
s'écrouler, depuis que le malade a pris un caractère de
gravité. La nation commence bien »

Mes, à
mourant
des
devenant,
est la
en nous
s'écroulant,
Il n'y
est.

pour
indire